



CLASSIQUES  
GARNIER

TRIPET (Arnaud), « Un espace intérieur », *Ecrivez-moi de Rome... Le mythe romain au fil du temps*, p. 7-9

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-5208-6.p.0002](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-5208-6.p.0002)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 2006. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

## UN ESPACE INTÉRIEUR

L'enquête que l'on va lire doit beaucoup au goût personnel de celui qui l'a conduite. Il s'ensuit, entre autres, qu'elle ne prétend pas être exhaustive, ni trop détachée. C'est cependant une série de lectures choisies qui s'interrogent le plus sérieusement qu'il se peut sur un rapport à Rome dans des textes d'écrivains et de voyageurs. On s'est proposé de circonscrire en eux de grandes dominantes problématiques (des modalités de rapport à Rome). Ce faisant, il est apparu que ces modalités se sont d'elles-mêmes organisées et délimitées dans le temps. Notre « promenade » devrait le suggérer et offrir un tableau à la fois mobile et articulé du mythe de Rome.

Celui-ci est de nature stimulante. Parlerait-on de mythe sans cela ? L'esprit reçoit ce nom chargé, comme un surgissement. Chez les Anciens, c'était celui d'une antériorité romaine à la fois intacte et féconde qui les faisait rêver, agir, écrire. Pour se comprendre, ils s'inventaient, se mythifiaient déjà.

La culture humaniste et la Renaissance rallumeront le flambeau : acte de mémoire qui reproduit ou renouvelle un surgissement premier, dans une écriture nourrie d'une écriture première.

Mais il y a aussi l'épreuve du lieu visité, la difficile gestion d'une présence parfois plus lacunaire que la transmission écrite. « Rome n'est plus dans Rome », le XVI<sup>e</sup> siècle l'a dit avant Corneille. Un feu mentalement entretenu rencontre un espace de cendres. Sous la forme romaine de l'inusable usé, de l'inébranlable ébranlé, l'infini problème du temps investit alors la pensée et la plume. Celles-ci se cherchent des « arrangements » mythiques et littéraires dans les mots. Du Bellay accomplit ainsi son chef d'œuvre des *Antiquités*. Le constat du changement suscite la nostalgie ou la minutie chez les purs antiquisants, l'un n'excluant pas l'autre. Il entraîne enfin, au vu de ce qui « s'est mis en place », l'indignation, la raillerie, la résignation des *Regrets*. Mais rarement, chez les voyageurs antérieurs au XVIII<sup>e</sup> siècle,

apparaîtra une appréciation véritable de l'apport artistique de la Rome papale, les basiliques mises à part.

Pour le XVIII<sup>e</sup> siècle justement, tout est intéressant et l'on voyage alors pour s'instruire et instruire autrui. On transmet de Rome et d'Italie des observations et des trouvailles si possible étonnantes, comme pouvaient le faire ceux qui gagnaient des régions beaucoup plus exotiques. Ce n'est plus Rome seulement qui pousse à écrire, ce sont surtout les lecteurs potentiels qui veulent qu'on « leur écrive de Rome ». Grande époque des « textes dus ».

Se dessine pourtant par l'évolution des temps, disons les impatiences subjectives du préromantisme, un réinvestissement plus personnel de l'écriture romaine. Certes, en cette fin de XVIII<sup>e</sup> siècle, l'« objet » à révéler est toujours prépondérant, et l'exigence « extérieure » des lecteurs perceptible. Mais un dialogue beaucoup plus nourri s'instaure comme au creux d'une scène intérieure entre Rome et celui qui s'y trouve. Il sent entre son destin et celui de la ville une sorte de connivence qui promeut le moi dans une sphère d'évidence et de signification inédite. De Goethe à Chateaubriand, sur une quarantaine d'années, Rome aura donc été pour un certain nombre d'écrivains l'occasion d'une renaissance, d'une découverte de soi et même d'un projet autobiographique. Cette intimité, cette alchimie nous permettent vraiment de parler d'une Rome intérieure. Mais d'une manière ou d'une autre ne l'a-t-elle pas toujours été ? Même dans les représentations littéraires où la subjectivité de l'auteur doit s'effacer, comme dans le théâtre tragique du XVII<sup>e</sup> siècle, elle se manifeste indirectement : Rome pèse sur le destin des personnages, elle est ressentie par eux comme quelqu'un qu'il faut servir (*Horace*), ou dont on peut se servir (*Britannicus*), ou qu'il faut surmonter (*Polyeucte*). Elle « parle » dans *Julius Caesar*, elle « veut » dans *Bérénice*. Chaque fois qu'elle « encadre », elle figure aussi dans le tableau, et plutôt comme protagoniste que comme comparse.

Plus tard, au moment où elle cesse d'être sans conteste papale et qu'elle s'apprête à devenir, puis devient la capitale d'un royaume, elle répond un peu moins, chez ceux qui écrivent, à cet appel d'une intériorité vécue en elle ou d'une mobilisation subjective. Après le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, l'étranger, le plus souvent, la regarde sans complaisance, et avec un souci d'objectivité qu'inspirent çà et là le réalisme, le positivisme et la désaffection moderniste. Le symbolisme

valorisant ou idéalisant a fait long feu. On montre plutôt qu'on ne subit, qu'on ne s'imprègne ou s'engage personnellement dans l'aventure romaine. On s'adonne, comme Taine, à une critique des laideurs. Déshéroïsation et souvent désenchantement de Rome chez tous ces réticents qui craignent de passer pour naïfs, pour amateurs de convenu, à l'enseigne de Colette qui le fait avec légèreté ou de Gracq avec plus d'insistance. Mais presque au même moment et comme par un sain mais bien involontaire esprit de revanche, l'attention prêtée par les écrivains de l'intérieur, poètes, narrateurs, essayistes, découvre dans l'émanation physique et l'âme de la ville des ressources dont l'inspiration la plus littéraire et la plus réussie se nourrit. C'est le cas de Belli, le poète qui fait parler le petit peuple de Rome dans son roman *de Moravia*, un siècle après, qui le met en scène dans ses récits. Il en est d'autres, dont Carlo Emilio Gadda dans son fameux *Quer pasticciaccio brutto de via Merulana* qui dialectise à s'en poulécher les babines.

Enfin, deux romans français, parus la même année, de Butor et de Curvers (belge celui-ci), nous ont semblé dignes de clore cette enquête, car ils offrent, chacun à sa manière, l'exemple moderne d'une Rome qui de nouveau se caractérise comme le lieu d'un tournant existentiel pour celui qui s'y trouve. De nouveau, elle engage un dialogue avec lui et favorise une quête personnelle, à la fois euphorique et exigeante, comme chez Goethe. Ainsi l'attrait qu'elle exerce de l'extérieur et dont les héros font leur merveilleux ordinaire, il n'est pas question de s'y soustraire. Nul désir de Rome n'est ici condamnable, puisqu'il engage à une appréciation conjointe et enrichissante de la ville et de soi.

Mais cette extériorité fascinante et formatrice, il va falloir ensuite y renoncer. Il va falloir lui dire adieu pour en être digne au-delà de son pouvoir et de sa protection encore trop maternelle. Sevrage du lait de Rome, naissance seconde. Alors, aussi bien le Léon de Butor que le Jimmy de Curvers écriront leur livre, fruit de cette traversée de Rome, et d'une existence authentifiée par le contact de cette pierre de touche. Ils nous ont encouragé à suivre quelque peu leur exemple.